

mondes, d'ici et d'ailleurs, il nous faut être là! Si on regarde autour de nous, il y a encore trop de femmes, des jeunes comme des moins jeunes, qui ne sont pas au fait de leur condition, qui ignorent encore tout de notre oppression et de nos réalisations. Même l'appellation de «féministe» est rejetée par beaucoup d'entre elles qui sont encore et toujours identifiées au pouvoir phallogratique. Il y en a sûrement parmi elles, des femmes qui voudraient découvrir le mouvement, y apporter quelque chose. Ne sachant pas s'exprimer, ou n'en ayant pas les moyens, elles restent isolées et silencieuses. Dans notre élan, nous avons négligé de faire une place confortable aux femmes de couleur, aux immigrantes, aux moins nanties, aux lesbiennes.

Un sérieux examen de conscience s'impose. Qu'avons-nous fait pour toucher les femmes qui ne correspondent pas au portrait de la «parfaite féministe», de race blanche, sur-éduquée et sous-utilisée par le courant régulier? Si on veut que le message de la presse féministe soit cohérent, on doit les atteindre. On sait bien que les sources de financement et les attentes des lectrices ont imposé des contraintes, aux publications féministes, qu'elles ont dû faire des compromis pour se payer une popularité qui assurerait sa subsistance, sans parler de sa survie. Mais pouvons-nous assurer de notre parfaite innocence?

Bien que nous soyons conscientes qu'une absence de femmes peut jouer un rôle aussi néfaste qu'une présence stéréotypée, nous faisons trop souvent étalage de nos propres préjugés dans nos choix de collaboratrices et le choix de nos mots. Par exemple, on voit souvent des mots, tel «dénigration» dans nos revues et cela en dépit du fait que les femmes de couleur nous ont demandé à plusieurs reprises de ne plus utiliser un langage raciste. Il reste encore de la conscientisation à faire, et ce parmi nous.

Devenir conscientes de notre propre élitisme, tenter de nous identifier par exemple, aux ménagères, aux prostituées et non seulement aux femmes appartenant au marché reconnu du travail, c'est ainsi que nous favoriserons le transfert des valeurs féministes à l'ordre de pensée patriarcal. Être à l'écoute des femmes de la base nous permettra de mieux lutter contre la pseudo-révolution sexuelle qui a

encouragé la pornographie et n'a aucunement contribué à notre libération.

En 1986, c'est toujours un privilège plutôt qu'un droit d'entendre la voix des femmes et c'est toujours un geste radical pour une femme qui prend la parole dans les médias, quoi qu'elle ait à dire. Dans ces temps conservateurs (si on considère qu'il puisse exister un état capitaliste progressiste), il est plus urgent que jamais pour les féministes de prendre la parole. Irions-nous jusqu'à suggérer une presse radicale? Reconnaissons que depuis la disparition de la revue *Têtes de pioche* à Montréal, il y a un vide dans la presse féministe francophone. A l'exception des revues lesbiennes (non féministes) il n'y a plus de son de cloche radical en français.

La négation du lesbianisme est encore très présente chez les hétérosexuelles qui souvent justifient leur attitude en accusant la conscience pro-lesbienne de nuire à la crédibilité ou au financement des revues. N'oublions pas la grande part des lesbiennes dans les débuts du féminisme et leur présence actuelle qui continue d'être une force vive du mouvement. Pendant les années du militantisme québécois pour l'autonomie, le radicalisme avait droit de cité et les revues féministes des années soixante-dix, il faut le reconnaître, ont joué un rôle catalyseur dans le rejet des institutions patriarcales, de l'Église, entre autres.

Un deuxième élan

Nous assistons depuis peu à l'avènement de théoriciennes, d'historiennes, et d'analystes qui répertorient les grands moments de notre passé lointain comme de celui moins loin. Nous en tirons une grande fierté. Pour elles le temps des revendications est révolu. Alors, pourquoi ne pas leur demander de mettre leur expérience au service d'une «nouvelle» presse féministe qui s'ouvrirait sur d'autres horizons, qui approfondirait les problèmes et les injustices que nous vivons toujours, qui irait chercher celles qui n'ont pas eu la chance de se faire entendre? Sans oublier de partager avec nous toutes leurs analyses, leurs recherches.

Nous croyons que nous sommes arrivées à un moment où on doit jeter un oeil critique sur nos publications. A la lecture d'un document publié par le «Women's Institute for Freedom of the Press» à Washington, nous avons relevé des pistes qui

nous ont paru dans le sens de notre réflexion. On y a lu les caractéristiques qui feraient de la presse des femmes une voix plus personnelle et qui donneraient une information moins biaisée, moins subjective.

Il est important plus que jamais de

- 1) dépasser nos préjugés,
- 2) travailler dans une optique féministe,
- 3) donner la parole à toutes les femmes sans exception,
- 4) donner une information complète et objective.

Les thématiques et politiques éditoriales, écrites ou non, ont le pouvoir de définir quelquefois, et à d'autres moments de restreindre la participation des femmes. Quand une ligne a été adoptée, il s'agit de s'y tenir, de l'imposer, de lui donner une crédibilité. C'est donc imposer une rigueur toute professionnelle aux travailleuses de la presse féministe.

En plus d'ouvrir plus grandes nos pages, d'y faire entrer le monde vu par nos yeux, exprimé par nos voix, de se faire l'écho des mouvements dans le Mouvement.

Et la vision du monde changera. Car le monde, voyez-vous, il n'aura pas le choix.

Womansong

call me woman
for I am shape changer

my magic lives
In my invisibility.

for you I can be
mirror, foil, elegant appendage

anything you seek
is what I do best

I am shape changer

patting my veneer on
each morning, I walk in your world

waiting to be stopped
by hands like yours, itching to mold
me.

yes there have been others
transient sculptors reaching

talented fingers into me
pulling at remainders, recreating.

I die again & again, yearning
a shape that is my own

Rhona McAdam